

sans qu'on puisse à peine respirer, ne dégoûtera-t-il pas d'une pareille épreuve? Quoi qu'il en soit, ce petit livre nous paroît un excellent préservatif contre les pièges que ces imposteurs ne cessent de tendre à la simplicité des gens de campagne, & à l'inexpérience de la jeunesse. MM. les Officiers municipaux y trouveront de puissans motifs de proscrire avec rigueur cette sorte de loterie, qui n'est utile à un seul qu'aux dépens de tous ceux qui ont la foiblesse de s'y intéresser.

(*Journal Encyclop.*)

Patris patriæ Stanislaus Augustus, Polonia Regum maximus atque invictissimus, civibus fidelissimis, à parricidâ ereptus, redditusque. C'est-à-dire, Stanislas Auguste, pere de la patrie, l'un des plus grands & des plus courageux Rois de Pologne, arraché à des mains parricides, & rendu à ses fideles sujets.

CETTE brochure, de 60 pages, imprimée en magnifiques caractères, & sur de superbe papier, contient l'histoire très-circonstanciée de l'attentat commis sur la personne de Sa Majesté Polonoise, le 3 Novembre 1772; jour terrible, dit l'historien, (M. Jonoiski,) & digne d'être gravé sur le plus lugubre monument;

atro lapillo signandus. Cet événement atroce a été configné dans les papiers publics : ainsi, nous ne suivrons pas le savant Garde de la Bibliothèque de Warlovie, dans les détails intéressans, mais connus, où il entre. Nous nous bornerons aux traits qui ont moins de publicité, & sur-tout aux discours de ce grand Prince à ses assassins. Couvert de son sang, presque nu, accablé des plus indignes traitemens, n'ayant qu'un pied chaussé, marchant à pied depuis 3 heures dans des chemins difficiles & au milieu des ténèbres, ce Monarque dit à ses ravisseurs, avec cette fermeté qui convient aux Rois : *Si vous voulez que je vous suive, cessez de me tourmenter : donnez-moi un bon cheval, & prêtez-moi une botte pour mon pied nu ;* tout lui fut accordé.

En approchant du village nommé Buracow, il leur dit : *N'allez pas de ce côté là ; car il y a un gros détachement de troupes Russes.* Ils changerent de route, en admirant la noble franchise de leur auguste prisonnier, & convaincus qu'il n'avoit pas dessein de s'échapper.

Le bruit des Gardes avancées des Russes fait prendre la fuite à tous ces brigands. Leur chef seul, montre qu'aucun danger n'effraie, ne lâche point sa proie. Ce Prince, épuisé, lui dit avec douceur : *Si vous voulez me livrer vivant, laissez-moi reposer quelques momens ;* mais le remords n'avoit encore pu se faire sentir à cette ame féroce. Il tire son sabre, & use de menaces horribles pour obliger son Roi à marcher. Ils arrivent près d'un Couvent de Camaldules ; le ra-

vifſeur s'arrête ; il hésiſe à livrer , à égorger , ou à ſauver ſon maître. Au milieu de ces diverſes penſées , il laiſſe échapper ces mots : *Vous êtes pourtant mon Roi ! ... Oui , c'eſt moi ; c'eſt ton Roi ; un Roi plein de bonté , de clémence , & qui ne te veut aucun mal.* Le guide continue à marcher ; mais dans un tel trouble , dans un tel accablement d'eſprit , qu'il ne prend pas garde où il va. Le Roi reprend ainſi : *Vous ne ſavez pas le chemin : vous marchez au haſard ; laiſſez-moi me retirer dans ce Couvent : pour vous , ſongez à votre ſûreté. . . .* Le puis-je ? un horrible ſerment me le défend. . . . Un ſerment ! en eſt-il qui puiſſe vous délier de la fidélité que vous devez à votre Roi , à votre Maître ? Le raviſſeur ſe tait , marche cà & là , comme un homme déchiré de remords & de deſeſpoir. Il arrive ſur une montagne , où la Reine , épouſe de Jean Sobieſki , a fait bâtir une maiſon de plaiſance , où les Rois de Pologne , Auguſte II & III avoient fait leur ſéjour. Le Roi ayant un ſoulier dans un pied & une botte dans l'autre , ne peut abſolument plus ſe ſoutenir , demande à ſe reposer , & l'obtient ſans peine. Il s'aſſied ſur une motte de terre , & ne dédaigne pas de converſer avec ſon guide. Ce Prince , un des plus éclairés de ce ſiècle , s'applique à détruire ſes ſcrupules : il lui remontre que tout ſerment qui a une cauſe injuſte eſt nul ; qu'ôter la vie à ſes parens , & aux Rois , qui ſont les Pères de la Patrie , eſt , ſelon les loix divines & humaines , de tous les crimes le plus

abominables , & en horreur aux peuples les plus barbares ; & que s'obliger , par serment , à massacrer son Roi , est une perfidie , un parjure , & le dernier des forfaits. . . . *Mais , malheureux que je suis ! quand je vous aurai ramené à la ville , on m'arrachera d'auprès de vous pour me faire souffrir les plus affreux supplices. . . . Ayez bonne espérance ; vous ne courrez aucun risque à Warsovie : si vous doutez de ma clémence , éloignez-vous d'ici ; mais en fuyant , allez toujours à droite : car à gauche , il y a des postes Russes : quand j'aurai rencontré ceux que j'imagine qui courent pour me délivrer , je les conduirai par un autre chemin que celui que vous aurez pris , pour que vous ne couriez aucun danger à cause de moi.*

Nous traduirons encore le morceau où l'historien peint le retour du Roi dans sa Capitale. » Il étoit près de 5 heures du matin ; toutes les rues par où le Roi devoit passer , étoient éclairées d'une multitude de flambeaux. Les Citoyens de tous les rangs , de tous les âges , sortent en hâte de leurs maisons , & courent voir & féliciter leur Roi & leur Pere : dans les vifs transports de leur joie tous font réentir les airs des acclamations de *Vive le Roi ! Vive Stanislas Auguste !* Le Roi rentre en triomphateur dans sa Capitale. Les rues , les carrefours , les environs du Palais sont remplis des plus illustres personnages. Les Dames de la première qualité , les cheveux épars & flottans sur leurs épaules , oubliant leur parure ordi-

naire , accourent en foule sur le passage du Monarque ; tout le monde l'entoure , en descendant de carrosse ; on se dispute l'honneur de lui baiser les mains , & de lui témoigner son amour. Ce Prince est dans un état qui tire les larmes des yeux. Le sang colle ses cheveux ensemble ; son visage en est couvert & défiguré ; sa tête est meurtrie de coups ; ses habits sont déchirés ; ses pieds enflés & chaussés diversement ; tout son corps est souillé d'un mélange de sang caillé & d'ordures. Quel tableau ! qui pourra en soutenir la vue sans frémir d'horreur ! il fit répandre une abondance de larmes , qui firent dire au Roi : *Ces pleurs me sont garans de votre amour & de votre fidélité pour moi , & sont que je ne sens plus les injures & les outrages que j'ai soufferts.* »

Le Meünier qui avoit recueilli Stanislas Auguste dans sa maison , après que le chef de ses assassins fut devenu son libérateur , fut mandé à la Cour , dès que ce Prince fut guéri de ses blessures : son moulin fut affranchi de toute redevance , & le Roi , en le lui donnant pour en jouir à perpétuité , comme d'un héritage propre , lui dit : *qu'il ne vouloit , par ce petit présent , que soulager ses besoins les plus pressans.* S. M. voulut tenir elle-même sur les fonts de baptême , l'enfant mâle dont la femme de ce Meünier accoucha deux mois après , lui donna son nom , & pourvut , avec une libéralité royale , à sa subsistance pour l'avenir. Ce généreux Prince fit faire des obseques honorables à l'héduque qui avoit perdu la vie en défendant courageusement son maître contre cette troupe d'as-

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

saissins , & ériger à sa mémoire un tombeau avec cette Epitaphe : *Ici repose Henri Butkow , qui fit un rempart de son corps au Roi Stanislas Auguste , attaqué le 3 Novembre 1771 , par une troupe de parricides , & qui mourut glorieusement de ses blessures. Le Roi pleura la mort de ce fidèle serviteur , & lui éleva ce monument pour honorer sa mémoire , & pour qu'il soit aux autres un exemple éternel de fidélité.* Le reste de cette relation est consacré aux soins qu'a exigé la guérison des blessures du Roi ; aux actions de grâces qui furent rendues dans toutes les Eglises de Pologne au Tout-puissant , dont la providence s'étoit manifestée d'une manière si sensible , en sauvant les jours du Roi , si cruellement attaqués , & aux réjouissances qui suivirent son rétablissement. Les Muses Polonoises n'ont pas oublié de chanter cet événement , soit en prose , soit en vers. On fait mention de ces ouvrages , & des récompenses dont S. M. P. a cru devoir honorer leurs Auteurs.

(*Journal Encyclop.*)

